

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°13 – février /mars 2008

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Bœhme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

« Parmi mes amis, Novalis, penseur audacieux, rêveur divinatoire, à la fin visionnaire, se donna tout de bon à la foi chrétienne, comme un oiseau de passage, fatigué par son vol au-dessus d'un immense océan, s'abat sur une petite île verdoyante, et y oublie son ancienne patrie, et la vaste contrée qu'il a voulu atteindre. Cependant, il ne changea pas de confession ; son père était membre de la société des frères Moraves, et on pouvait apercevoir une teinte héréditaire dans la piété du fils. Il mourut bientôt. »

*Œuvres d'Auguste-Guillaume de Schlegel écrites en français,*  
Leipzig, 1846.

## DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

« J'ai rompu mes anciennes relations. Julie [Jourdan] est mariée. J'ai vécu à cet égard une véritable transformation ; et tu peux considérer ce chapitre de ma vie comme clos. Mon destin a connu un grand épichronisme. Tu ne te serais jamais attendu à ce que ce versant de mon caractère retrouve aussi vite le cours naturel des choses. Bref, te voilà mis au fait sur ce point, autant que je puis l'être moi-même. J'en ai été moi-même très surpris. Depuis bientôt deux ans, je suis pour l'essentiel un seul et même, car fixé depuis lors, je me suis fiancé il y a un an et demi. Maintenant, à l'heure qu'il est, je garantis que je pense exactement comme à la première heure et que je suis, s'il est possible, plus sérieux, plus tendre, plus sûr de moi, et plus ardent. Je t'en dirai davantage de vive voix. Ma discipline préférée s'appelle au fond comme ma fiancée : elle s'appelle Sophie [von Kühn] – Philosophie est l'âme de ma vie et la clé de mon propre moi.

Depuis que j'ai fait sa connaissance, je me suis aussi bien fondu dans cette discipline. Tu verras. Écrire et épouser quelque chose est le but de presque tous mes désirs. C'est à Fichte que je dois cette réaction. C'est lui qui m'a éveillé et indirectement stimulé. Mais ne va pas croire que, comme à mon habitude, je ne poursuis passionnément qu'un seul but sans voir ce qui est juste devant moi. Mon père est content de mon sérieux et je ne peux même pas me plaindre de ce que mes autres activités m'ennuient. En chaque chose, je sens toujours plus les membres sublimes d'un tout merveilleux dans lequel je dois grandir, jusqu'à ce qu'il remplisse mon moi ; et ne faut-il pas que j'accepte de plein gré toutes les souffrances puisque j'aime et que j'aime au-delà de la forme étendue dans l'espace et que j'aime plus longtemps que la vibration de l'arc de la vie ne le permet ? Spinoza et Zinzendorf l'ont explorée, cette idée infinie de l'amour, et ils ont pressenti cette méthode qui consiste à se réaliser pour elle et à la réaliser pour soi en l'utilisant comme étamine. Dommage que je ne voie encore rien chez Fichte qui aille en ce sens, que je ne sente chez lui rien de ce souffle de la création ; mais il en est proche – il devrait pénétrer dans son cercle magique, à moins que sa vie passée n'ait déjà soufflé le pollen qui couvrirait ses ailes. Porte-toi bien, cher Schlegel, je t'attends avec impatience ; dès que je sais que tu es à Leipzig, je viens et je t'emmène. »

Novalis, Lettre à Friedrich Schlegel, 8 juillet 1796.

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

ZINZENDORF  
Et les *Herrnhuter*



N. L. Zinzendorf (1700-1760)

Novalis enfant reçut une éducation piétiste, inspirée par la doctrine du comte de Zinzendorf. Après un second mariage, son père, le baron de Hardenberg, s'était rapproché de la Communauté des *Herrnhuter*, à laquelle il finira par se rattacher. Il envisagea même un temps de confier son fils à la colonie morave de Neudietendorf, « pour le préparer au ministère évangélique ».

Les documents suivants éclairent sur la vie communautaire dans les fondations de Zinzendorf : « L'image de l'homme nouveau est celle de la foi incarnée dans un être totalement transformé. [...] Chaque frère sera censé être cette image vivante. »

### Les Herrnhuter ou les Moraves

Le piétisme donna naissance à la *communauté évangélique des frères*, ou à la société des *Herrnhuter*, dont le fondateur fut le comte Louis de Zinzendorf. Il naquit à Dresde, en 1700, et fut dès son enfance attiré vers les exercices de piété qui avaient lieu chaque jour dans la maison de sa grand'mère. Son esprit, déjà enclin à la dévotion, reçut plus tard, de ses rapports avec les piétistes, une nourriture abondante, et déjà à Halle, comme étudiant, il tenait des assemblées d'édification. Quoique voué au droit par la volonté de son père, et placé plus

tard à Dresde, comme conseiller de justice, il fut dominé de bonne heure par la pensée de réformer l'Église et de propager l'Évangile au milieu des païens. En conséquence, lorsqu'en 1772 des frères Bohèmes et Moraves, cherchant un refuge en Lusace, s'établirent sur ses propriétés, près de Berthelsdorf, et bâtirent, près de Hutberg, le village de *Herrnhut*, ses pensées et ses désirs reçurent une direction déterminée. Zinzendorf donna à leur communauté une constitution conforme aux anciennes traditions, et fit dès lors des efforts continuels pour fonder une communauté chrétienne sur le modèle qu'avaient laissé les apôtres. Il abandonna son emploi, étudia la théologie, subit les examens de candidat, et se fit consacrer comme évêque ; puis il entreprit, à travers l'Europe, un grand nombre de voyages, en grande partie pénibles et dangereux, et même il se rendit chez les peuples païens de l'Amérique, pour répandre ses vues religieuses et pour établir des communautés. Il mourut à Herrnhut en 1760. – Maintenant les herrnhuter sont répandus dans une grande partie de l'Europe, et ils se sont établis aussi dans d'autres contrées de la terre. On évalue leur nombre à un demi-million. Ils appartiennent à l'Église protestante, et se divisent en trois branches : la branche luthérienne, la branche réformée, et la branche morave. La religion est avant tout pour eux une affaire de sentiment ; ils saisissent, avec une ardeur intime et presque sensuelle, leurs rapports avec Christ, qu'ils se représentent préférablement sous l'image de l'époux, ou de l'agneau ; un amour confiant et une âme remplie de dévouement pour le Sauveur forment le trait dominant de leur piété, et ils parlent volontiers de lui avec des images doucereuses et attendrissantes. Le point principal de leur doctrine et de leur foi, c'est la corruption totale de la nature humaine et la rédemption par le sanglant sacrifice de Christ. Là où la prudence humaine ne suffit pas, ils s'en remettent par le sort à la décision du Sauveur, et autrefois les mariages mêmes étaient décidés de cette manière. Mais la communauté des moraves n'est pas seulement une association religieuse : elle embrasse de plus tous les rapports civils, et même beaucoup de ceux qui concernent l'industrie, ainsi que les choses tout à fait extérieures. Chaque communauté se divise, d'après le sexe, l'âge, et les rapports de famille de ses membres, en sections appelées chœurs. Il y a des chœurs de jeunes garçons, de jeunes filles, de frères non mariés, de sœurs non mariées, d'époux, de veufs et de veuves. Chaque chœur a un aide qui est à sa tête et auquel sont confiés le soin des âmes et la surveillance de la discipline et des mœurs. Les frères et les sœurs qui n'ont pas contracté mariage, habitent, après leur sortie de l'école, des bâtiments séparés, où ils sont astreints à des travaux manuels, à des métiers, à des exercices de piété en commun. Dans les grandes communautés, il y a des maisons particulières pour les veuves et les veufs. Les membres de la communauté qui sont mariés peuvent, il est vrai, demeurer dans leurs maisons, mais là encore ils sont sous la surveillance des supérieurs de chœurs. Toute la communauté est administrée par la conférence de ses directeurs, *l'assemblée des anciens*, et au-dessus de tous les herrnhuter est établie la *conférence des anciens de l'unité*, laquelle se compose d'évêques et d'anciens ; elle réside alternativement dans les différents établissements, et convoque un synode général tous les quatre ou tous les dix ans. Ce synode comble les vides de l'assemblée des anciens, et décide des affaires les plus importantes.

Le service divin des moraves a quelque chose de particulier : leur salle de prière est tout à fait simple, et une table, couverte d'un tapis vert, occupe la place de l'autel. Le chant alterne entre les frères et les sœurs ; chaque jour il se fait des discours édifiants. Le dimanche, la prière appelée *litanie* est à 8 heures

du matin ; à 10 heures, on prêche ; 2 heures après midi est l'heure consacrée aux enfants ; à 3 heures, on explique au chœur des personnes mariées une portion de la Bible, et, le soir, l'heure destinée à tous est occupée par un enseignement ou par une lecture de la Bible. Tous les dimanches on lit la *Feuille de la semaine*, dans laquelle la conférence des anciens de l'unité communique des nouvelles relatives à la situation de toute la société. La sainte Cène est souvent aussi solennisée le soir par tous ceux qui sont capables d'y prendre part, après que huit jours auparavant l'aide de chœur, au lieu de confession, s'est entretenu avec chacun des communiants de l'état de son âme. La solennité de la communion est précédée par une *agape* ou repas d'amour, qui a lieu entre la prière et le chant, et qui consiste en un thé, accompagné de miel et de quelques gâteaux. Le jeudi saint a lieu le lavage des pieds, et la fête de Pâques, où toute la communauté se rend en pèlerinage au cimetière, au lever du soleil, est consacrée au souvenir de ceux qui sont morts dans le cours de l'année précédente.<sup>1</sup>



## DU CULTE DES FRÈRES MORAVES

Il y a peut-être trop de liberté dans le protestantisme, pour contenter une certaine austérité religieuse qui peut s'emparer de l'homme accablé par de grands malheurs ; quelquefois même, dans le cours habituel de la vie, la réalité de ce monde disparaît tout à coup, et l'on se sent, au milieu de ses intérêts, comme dans un bal dont on n'entendrait pas la musique ; le mouvement qu'on y verrait paraîtrait insensé. Une espèce d'apathie rêveuse s'empare également du brahmin [brahmane] et du sauvage, quand l'un, à force de penser, et l'autre, à force d'ignorer, passent des heures entières dans la contemplation muette de la destinée. La seule activité dont on soit susceptible alors est celle qui a le culte divin pour objet. On aime à faire à chaque instant quelque chose pour le ciel ; et c'est cette disposition qui inspire de l'attrait pour les couvents, quoiqu'ils aient d'ailleurs des inconvénients très-graves.

Les établissements moraves sont les couvents des protestants, et c'est l'enthousiasme religieux du nord de l'Allemagne qui leur a

---

<sup>1</sup> C.F.W. Clemen, *Précis de l'histoire de l'Église*, Genève, 1858, pp. 483 sq.

donné naissance, il y a cent années. Mais quoique cette association soit aussi sévère qu'un couvent catholique, elle est plus libérale dans les principes ; on n'y fait point de vœu, tout y est volontaire ; les hommes et les femmes ne sont pas séparés, et le mariage n'y est point interdit. Néanmoins la société entière est ecclésiastique, c'est-à-dire que tout s'y fait par la religion et pour elle : c'est l'autorité de l'église qui régit cette communauté de fidèles ; mais cette église est sans prêtres, et le sacerdoce y est exercé tour à tour par les personnes les plus religieuses et les plus vénérables.

Les hommes et les femmes, avant d'être mariés, vivent séparément les uns des autres dans des réunions où règne l'égalité la plus parfaite. La journée entière est remplie par des travaux, les mêmes pour tous les rangs ; l'idée de la Providence, constamment présente, dirige toutes les actions de la vie des Moraves.

Quand un jeune homme veut prendre une compagne, il s'adresse à la doyenne des filles ou des veuves, et lui demande celle qu'il voudrait épouser. L'on tire au sort à l'église, pour savoir s'il doit ou non s'unir à la femme qu'il préfère ; et si le sort est contre lui, il renonce à sa demande. Les Moraves ont tellement l'habitude de se résigner, qu'ils ne résistent point à cette décision ; et comme ils ne voient les femmes qu'à l'église, il leur en coûte moins pour renoncer à leur choix. Cette manière de prononcer sur le mariage et sur beaucoup d'autres circonstances de la vie indique l'esprit général du culte des Moraves. Au lieu de s'en tenir à la soumission à la volonté du ciel, ils se figurent qu'ils peuvent la connaître ou par des inspirations, ou, ce qui est plus étrange encore, en interrogeant le hasard. Le devoir et les événements manifestent à l'homme les voies de Dieu sur la terre ; comment peut-il se flatter de les pénétrer par d'autres moyens ?

L'on observe d'ailleurs en général, chez les Moraves, les mœurs évangéliques telles qu'elles devaient exister du temps des apôtres, dans les communautés chrétiennes. Ni les dogmes extraordinaires, ni les pratiques scrupuleuses ne font le lien de cette association : l'Évangile y est interprété de la manière la plus naturelle et la plus claire ; mais on y est fidèle aux conséquences de cette doctrine, et l'on met, sous tous les rapports, sa conduite en harmonie avec les principes religieux. Les communautés moraves servent surtout à prouver que le protestantisme, dans sa simplicité, peut mener au genre de vie le plus austère et à la religion la plus enthousiaste ; la mort et l'immortalité bien comprises suffisent pour occuper et diriger toute l'existence.

J'ai été, il y a quelque temps, à Dintendorf, petit village près d'Erfurt, où une communauté de Moraves s'est établie. Ce village est à trois lieues de toute grande route ; il est placé entre deux montagnes, sur le bord d'un ruisseau ; des saules et des peupliers élevés l'entourent ; il y a dans l'aspect de la contrée quelque chose de calme et de doux, qui prépare l'âme à sortir des agitations de la vie. Les maisons et les rues sont d'une propreté parfaite ; les femmes, toutes habillées de même, cachent leurs cheveux et ceignent leur tête avec un ruban dont les couleurs indiquent si elles sont mariées, filles ou veuves ; les hommes sont vêtus de brun, à peu près comme les quakers. Une industrie mercantile les occupe presque tous ; mais on n'entend pas le moindre bruit dans le village. Chacun travaille avec régularité et tranquillité, et l'action intérieure des sentiments religieux apaise tout autre mouvement.

Les filles et les veuves habitent ensemble dans un grand dortoir, et, pendant la nuit, une d'elles veille tour à tour pour prier, ou pour soigner celles qui pourraient devenir malades. Les hommes non mariés vivent de la même manière. Ainsi, il existe une grande famille pour celui qui n'a pas la sienne, et le nom de frère et de sœur est commun à tous les chrétiens.

A la place de cloches, des instruments à vent d'une très-belle harmonie invitent au service divin. En marchant pour aller à l'église, au son de cette musique imposante, on se sentait enlevé à la terre, on croyait entendre les trompettes du jugement dernier, non telles que le remords nous les fait craindre, mais telles qu'une pieuse confiance nous les fait espérer ; il semblait que la miséricorde divine se manifestât dans cet appel, et prononçât d'avance un pardon régénérateur.

L'église était décorée de roses blanches et de fleurs d'aubépine ; les tableaux n'étaient point bannis du temple, et la musique y était cultivée comme faisant partie du culte ; on n'y chantait que des psaumes ; il n'y avait ni sermon, ni messe, ni raisonnement, ni discussion théologique ; c'était le culte de Dieu, en esprit et en vérité. Les femmes, toutes en blanc, étaient rangées les unes à côté des autres, sans aucune distinction quelconque ; elles semblaient des ombres innocentes, qui venaient comparaître devant le tribunal de la Divinité.

Le cimetière des Moraves est un jardin dont les allées sont marquées par des pierres funéraires, à côté desquelles on a planté un arbuste à fleurs. Toutes ces pierres sont égales, aucun de ces



arbustes ne s'élève au-dessus de l'autre, et la même épitaphe sert pour tous les morts : *Il est né tel jour, et tel autre il est retourné dans sa patrie*. Admirable expression pour désigner le terme de notre vie ! Les anciens disaient : *Il a vécu*, et jetaient ainsi un voile sur la tombe, pour en dérober l'idée. Les chrétiens placent au-dessus d'elle l'étoile de l'espérance.

Le jour de Pâques, le service divin se célèbre dans le cimetière, qui est placé à côté de l'église, et la résurrection est annoncée au milieu des tombeaux. Tous ceux qui sont présents à cet acte du culte savent quelle est la pierre qu'on doit placer sur leur cercueil, et respirent déjà le parfum du jeune arbre dont les feuilles et les fleurs se pencheront sur leurs tombes. C'est ainsi qu'on a vu, dans les temps modernes, une armée tout entière, assistant à ses propres funérailles, dire pour elle-même le service des morts, décidée qu'elle était à conquérir l'immortalité<sup>2</sup>.

La communion des Moraves ne peut point s'adapter à l'état social, tel que les circonstances nous le commandent ; mais, comme on a beaucoup dit depuis quelque temps que le catholicisme seul parlait à l'imagination, il importe d'observer que ce qui remue vraiment l'âme, dans la religion, est commun à toutes les églises chrétiennes. Un sépulcre et une prière épuisent toute la puissance de l'attendrissement ; et plus la croyance est simple, plus le culte cause d'émotion.

Madame de Staël-Holstein, *De l'Allemagne*.



---

<sup>2</sup> C'est à Saragosse qu'a eu lieu l'admirable scène à laquelle je faisais allusion, sans oser la désigner plus clairement. Un aide de camp du général français vint proposer à la garnison de la ville de se rendre, et le chef des troupes espagnoles le conduisit sur la place publique ; il vit sur cette place et dans l'église tendue de noir, les soldats et les officiers à genoux, entendant le service des morts. En effet, bien peu de ces guerriers vivent encore, et les habitants de la ville ont aussi partagé le sort de leurs défenseurs.

Le troisième volume des *Écrits* de Hardenberg

**N o v a l i s**  
**S c h r i f t e n .**

---

Herausgegeben

von

**L u d w i g T i e c k**

und

**E d. v. B ü l o w .**

---

**D r i t t e r T h e i l .**

**Mit Novalis Bildniß.**

---

---

**B e r l i n ,**

**B e r l a g v o n G. R e i m e r .**

**1 8 4 6 .**

*Œuvres* de Novalis par Ludwig Tieck  
Page de couverture

Le troisième volume des *Écrits* de Hardenberg a paru en 1846. Dans sa préface, Ludwig Tieck s'est excusé d'en avoir différé la publication pendant plusieurs décennies en disant que *la maladie, les voyages, maintes études et d'autres travaux l'avait gêné et absorbé*. Il avait aussi reculé devant le dépouillement et la mise en ordre des manuscrits, il s'était finalement déchargé de ce travail sur Eduard von Bülow. Ce troisième volume a pour frontispice un portrait de Hardenberg gravé sur cuivre par Eduard Eichens, en 1845, d'après un portrait à l'huile exécuté du vivant de Hardenberg par un artiste inconnu [cf. *supra* couverture de la présente *Lettre*]. Si l'on compare la gravure et au tableau, on s'aperçoit que les traits intelligents du jeune homme, sur le portrait authentique, se sont transformés sur la gravure en ceux d'un adolescent rêveur, presque féminin. La stylisation de l'apparence physique de Hardenberg en symétrie pieusement ingénue, va dans le même sens que les malentendus qui se sont longtemps perpétués au sujet de son œuvre ; l'acuité et la systématique de ses pensées sont, dans une large mesure, passées inaperçus.

*Poètes du romantisme allemand, 1976.*



---

## NOVALIS ET L'INITIATION

### 10 - Le mystère des deux Sophie

*Amour et Foi.* Il a célébré ton union avec Lui par un anneau invisible qui demeure scellé dans ton propre cœur.

C'est du poète romantique allemand que Sophie fut éprise en sa prime adolescence avant de connaître la séparation physique d'avec lui en mourant à quinze ans. Et toi, *l'ange de Novalis* est venu te visiter dans le secret de ton cœur : c'est ainsi que tu éprouves pour lui cet amour qui forme le sens de ta destinée.

Tu es séparée de lui, mais combien grande paraît ton intimité avec lui, plus grande sans doute qu'elle n'a été pour eux, Novalis et Sophie, aux moments heureux de leurs fiançailles. Aujourd'hui, tu es avec lui comme il fut lui-même avec Sophie lorsque la mort la sépara de lui, lorsqu'il se rendait sur sa tombe et que « le tertre n'était plus qu'un nuage de poussière ».

Tu te trouves dans la même relation avec lui qu'il fut lui-même avec *l'ange de Sophie* et dans cette relation tu es *Sophie*, à la manière dont Sophie était son ange de lumière quand Novalis demeurait encore en ce monde-ci. Comme il fallait qu'elle meure pour qu'il s'élève de ce monde dans le monde de la Nuit, il te faut, pour y accéder à ton tour, mourir à toi-même.

Tu devras ensuite demeurer fidèlement dans Son amour pour être en plénitude *Sophie*, pour devenir *Sophia*, en traversant les cieux, pour t'élever depuis la Source de la Vie où tu es encore *Sophie*, jusqu'à ce monde céleste où Il te désire comme une « vierge virile ».

Pour l'heure, à la Fontaine de Vie où ton initiation à l'amour t'a conduite, Novalis demeure ton médiateur, comme *l'ange de Sophie* fut pour lui sa médiatrice. Mais c'est bien Son amour qui t'unira finalement à la divinité. Alors, tu seras devenue toi-même *Sophia*, tu te seras en quelque sorte enfantée à toi-même, en accomplissant de cette manière ta vocation amoureuse et en accueillant ce double amour qui vient de Lui : *Christus* et Novalis :

« L'enfant est un amour devenu visible »<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> *Idem*, frag. 52.

---

## NOVALIS 2008

### Réception de Novalis en France

#### CATALOGUE 2008

*Volume 1* – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

*Volume 2* – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

*Volume 3* – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

*Volume 4* – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

*Volume 5* – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

*Volume 6* – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût

se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

*Volume 7* – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

*Volume 8* – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

*Volume 9* – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

*Volume 10* – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »



Frédéric de Hardenberg.

## SOMMAIRE DES NUMÉROS 7 à 12

Février 2007 - Janvier 2008

**Février/mars – numéro 7 : Avant-propos – Document biographique :** *Enfance de Novalis*, extrait de Thomas Carlyle, « Novalis », 1909 ; **Documents littéraires et témoignages :** Raymond Schwab, « Jean-Paul Richter - Novalis », extrait de *La Renaissance orientale*, 1950 ; Armel Guerne, extrait de « Hic et nunc », *Cahiers du Sud*, 1949 ; **Novalis et l'initiation :** 4 – Le Verdoyant – Sommaire des six premiers numéros.

**Avril/mai – numéro 8 : Document biographique :** Hommage à Émile Spenlé ; **Documents littéraires et témoignages :** Hegel, « Ce qui fait le fond de la personnalité de Novalis... », 1828 ; *Lyra Germanica, Premier dimanche après Pâques*, New York, 1858 ; Marcel Brion, « L'ésotérique Nuit », extrait de *La peinture romantique*, Albin-Michel, 1967 ; **Novalis et l'initiation :** 5 – Le Terre céleste.

**Juin/juillet – numéro 9 : Document biographique :** Henri Albert, Préface à *Henri d'Osterdingen*, Mercure de France, 1908 - **Documents littéraires et témoignages :** Histoire d'un dessin (André Masson, pour *Les Disciples à Saïï*) ; Jean-Claude Schneider, « Novalis et la poésie à la seconde puissance », *Cahiers du Sud*, février-mars 1965 ; « Fragments sur la poésie », *La Délirante*, juillet-septembre 1967 ; **Novalis et l'initiation :** 6 – L'Orientale.

**Août/septembre – numéro 10 : Document biographique :** Michel Mourre, Extrait de « Novalis », *Dictionnaire des auteurs*, Laffont-Bompiani, 1958 ; **Documents littéraires et témoignages :** J. Ernest-Charles, « Novalis », CR de E. Spenlé. *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, *La Revue bleue*, 12 mars 1904 ; « Novalis le Touchant », extrait de Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942 ; **Novalis et l'initiation :** 7 – Le Maître intérieur.

**Octobre/novembre – numéro 11 : Document biographique :** « Il passa ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une rêverie taciturne... », Émile Spenlé, extrait de *Novalis et l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903 ; **Documents littéraires et témoignages :** « Novalis le Touchant », second extrait de Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942 ; « Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême... », Henri Blaze, extrait d'*Écrivains et poètes d'Allemagne*, Paris, 1846 ; La reine Louise, Novalis, *Amour et foi*, fragment 30, et *Le génie mourant* ; **Novalis et l'initiation :** 8 – Le Maître intérieur (Seconde version).

**Décembre/janvier – numéro 12 : Document biographique :** « Années d'apprentissage », par Émile Spenlé, extrait de *Novalis et l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903. - **Documents littéraires et témoignages :** P. Goldéry, « Louise Brachmann », *Revue encyclopédique*, Paris, octobre 1824 ; Novalis, par André Masson ; « On sait de quel ordre d'idées naquit, vers les premières années du siècle, le mouvement romantique en Allemagne... », Henri Blaze, extrait d'*Écrivains et poètes d'Allemagne*, Paris, 1846 ; **Novalis et l'initiation :** 9 – Novalis et Sophie – **NOVALIS 2008 :** Réception de Novalis en France.

---

## SOMMAIRE

### Document biographique

Novalis, Lettre à Friedrich Schlegel, 8 juillet 1796.

### Documents littéraires et témoignages

Zinzendorf et les *Herrnhuter* :

Les *Herrnhuter* ou les Moraves, 1858.

Madame de Staël, « Du culte des frères Moraves », *De l'Allemagne*, 1810.

Le troisième volume des *Écrits* de Hardenberg, 1846, *Poètes du romantisme allemand*, 1976.

### Novalis et l'initiation

10 – Le mystère des deux *Sophie*

### NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France  
Catalogue 2008

Sommaire des numéros 7 à 12  
Février 2007-janvier 2008



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2008